DOMINIQUE BONA
de l'Académie française

MES VIES SECRÈTES

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

LES HEURES VOLÉES, *roman*, Mercure de France, 1981

ARGENTINA, *roman*, Mercure de France, 1984

ROMAIN GARY, *biographie*, Mercure de France, 1987 (Grand Prix de la biographie de l'Académie française)

LES YEUX NOIRS OU LES VIES EXTRAORDINAIRES DES SŒURS HEREDIA, *biographie*, Lattès, 1990

MALIKA, *roman*, Mercure de France, 1992 (Prix Interallié)

GALA, *biographie*, Flammarion, 1995

STEFAN ZWEIG, L'AMI BLESSÉ, *biographie*, Plon, 1996 ; nouvelle éd., Grasset, 2010

LE MANUSCRIT DE PORT-ÉBÈNE, *roman*, Grasset, 1998 (Prix Renaudot)

BERTHE MORISOT. LE SECRET DE LA FEMME EN NOIR, *biographie*, Grasset, 2000 (Goncourt de la biographie)

IL N'Y A QU'UN AMOUR, *biographie*, Grasset, 2003

LA VILLE D'HIVER, *roman*, Grasset, 2005

CAMILLE ET PAUL. LA PASSION CLAUDEL, *biographie*, Grasset, 2005

CAMILLE CLAUDEL, LA FEMME BLESSÉE, Les éditions du Huitième Jour, 2010

CLARA MALRAUX, « NOUS AVONS ÉTÉ DEUX », *biographie*, Grasset, 2009 (Prix Prince Pierre de Monaco)

DEUX SŒURS, YVONNE ET CHRISTINE ROUART, LES MUSES DE L'IMPRESSIONNISME, *biographie*, Grasset, 2012

JE SUIS FOU DE TOI. LE GRAND AMOUR DE PAUL VALÉRY, Grasset, 2014

COLETTE ET LES SIENNES, *biographie*, Grasset, 2017

MES VIES SECRÈTES

DOMINIQUE BONA
de l'Académie française

MES VIES SECRÈTES

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 2019*.

« Ô vie ! Tu n'es que signes, masques et symboles : et peut-être qu'un jour nous saurons de quoi. »

Paul-Jean Toulet

1

Le soleil de Majorque

J'étais nue, complètement nue, au milieu de gens nus, sur le pont d'un bateau écrasé de soleil, au large de Majorque. Situation inhabituelle pour une ancienne élève du cours Dupanloup, élevée par les religieuses en cornette de la congrégation des Dames de Saint-Maur. J'avais une excuse, d'ordre professionnel : j'écrivais une biographie de Romain Gary.

Loin de me confiner dans l'univers austère et poussiéreux des archives, associé à ce genre d'entreprise, j'étais venue poursuivre mon travail dans cette île des Baléares, plus fameuse pour son chaud climat, ses fêtes nocturnes et la passion torride de ses amants légendaires que propice à l'étude. Gary avait eu une maison, à Port d'Andratx, au sud-ouest de Palma. Réfugié dans un bout du monde, où il fuyait les critiques littéraires malveillants et les tracas de la célébrité, il avait aimé ce petit paradis et, dans les années soixante, soixante-dix, il y avait eu des amis.

Autour de moi, sur le bateau, on parlait russe, allemand, anglais, espagnol. Les six à huit personnes à bord se

comprenaient parfaitement dans ces divers langages. Invités comme moi à une croisière improvisée, tous habitaient l'île à l'année et partageaient le même exil sans fin. Un exil insouciant et oisif qui me charmait, en bousculant mes repères.

Nicole Otzoop était à la barre. Cette grande femme, à la chevelure grisonnante, qui devait dépasser le mètre quatre-vingts, belle encore avec ses longues jambes et ses bras de déesse, me paraissait très âgée — je n'avais pas trente ans. J'avais fait sa connaissance la veille, sur la terrasse du petit hôtel où j'avais posé mes valises. Son apparition, semblable à celle d'une goélette, avait fait tourner vers elle toutes les têtes qui jusque-là contemplaient les yachts somptueux amarrés au quai et leurs équipages en uniformes d'opérette. On aurait cru qu'elle était poussée par les alizés. Nous avions visité ensemble les environs, les collines couvertes de maquis où se cachent, avec pelouses et piscines, les maisons de Palma. Elle m'avait conduite jusqu'à celle de Gary, baptisée *Cimarron* — cheval sauvage, en espagnol. Puis j'avais dîné chez elle, et elle m'avait ensuite ramenée à mon hôtel où j'avais passé une nuit bercée par les soupirs d'amour de mes voisins de chambre. Le matin, qui commence tard en Espagne, elle était revenue me chercher mais cette fois avec son bateau, un vieux pointu qu'elle chérissait. J'allais vite comprendre que Nicole Otzoop — comme Romain Gary — était amoureuse de la mer, qui la rappelait sans cesse à elle. Sur terre, elle n'était qu'impatience, sur mer une autre femme.

Elle avait sorti le *Maria Dolorès* du port avec la poigne

d'un marin de métier et le poussait vers le large. Le relief tourmenté de la côte, découpée de rochers rouges et parsemée d'innombrables îlots, n'avait pas de secrets pour elle. Certains de ces îlots appartenaient aux contrebandiers : elle n'y accostait pas. D'autres étaient peuplés de *dragones*, des lézards géants, tout aussi redoutables. Elle choisissait les criques à l'abri de ces dangers où s'ébauchaient des romans d'aventures. Sitôt l'ancre jetée, elle mettait un masque, enfilait des palmes et, armée d'un couteau, sautait dans un grand jet d'écume pour aller pêcher notre déjeuner : des coquillages, des oursins, des violets. Nous lézardions sur le pont. Il y avait là un photographe allemand, assez beau, quoique déjà dans la cinquantaine. Son Leica en sautoir autour du cou, il photographiait tout, non seulement la mer et les îles, mais aussi les passagers et de préférence les passagères — il est possible que mon corps nu soit resté quelque temps dans sa collection, parmi une kyrielle de jeunes femmes blondes et bronzées, si nombreuses à Palma. Autre silhouette anonyme — je n'ai jamais su les noms de mes compagnons d'un jour —, une jeune danseuse, d'une troupe de Madrid, aux yeux cernés de mauve et aux bras d'une maigreur squelettique. Elle avait plutôt l'allure d'un mannequin, arborait sa nudité comme une jolie robe et prenait des poses. Un très jeune homme, aux fines moustaches, ne la quittait pas des yeux. Mais il accompagnait une grosse dame, de l'âge de Nicole, à laquelle il devait servir d'escorte. Elle arborait des lunettes papillon à la Peggy Guggenheim et des seins tout aussi peu discrets, probablement refaits — les premiers que je

voyais. Le jeune homme, curieusement, quand il s'allongeait au soleil, posait son chapeau de paille sur son sexe.

Nous n'avons pas échangé dix phrases au cours de la journée. Toute élévation intellectuelle était proscrite. Toute conversation aurait paru factice. Il n'y avait d'important que le soleil. Nous nous jetions parfois à l'eau pour faire quelques brasses, puis remontions par l'échelle pour bronzer pile et face. C'était une belle journée de vacances : j'en oubliais le livre qui restait à écrire. En fait de vin rosé, nous buvions du jus de groseilles ! Quand Nicole remontait parmi nous avec son précieux butin, elle s'enveloppait le bas du corps dans un jupon de gitane. À bord, elle était la seule à garder son maillot. Nous repartions un peu plus loin, en suivant la courbe du soleil.

Dans une précédente existence, Nicole Otzoop avait été danseuse aux Folies-Bergère. Elle avait fini sa carrière à Madrid comme entraîneuse de Bluebell Girls. Depuis, elle avait pris du poids et quand elle nageait pour gagner le rivage à coups de crawl, sa puissance athlétique ne se souvenait plus de sa grâce de ballerine. Mais son rire en cascades, qui survenait à tout propos, donnait envie de rire avec elle. Cette femme chaleureuse m'avait prise sous son aile, dès notre première rencontre. J'avais l'impression de l'avoir toujours connue. Le pointu, qui est une sorte de barque de pêche à la proue effilée, lui appartenait : en bois noirci, presque vermoulu, si rustique en comparaison des riches embarcations qui fréquentent Port d'Andratx, je le revois exactement comme si c'était hier, avec ses voiles blanches, dans la lumière violente et crue.

C'est son mari, Pedro Otzoop, qui avait construit la maison de Gary. En première ligne, au milieu d'un terrain sec, planté de cactus, qui s'en allait vers l'eau et finissait en plage, elle ressemblait aux autres maisons blanches de la côte, piscine comprise, avec cette particularité : Gary y avait fait adjoindre une tour, véritable donjon où il s'enfermait pour écrire, en regardant la mer. Moins pour réaliser un rêve de gosse que pour mieux s'isoler. La solitude qu'il recherchait commençait insidieusement à le ronger. Les murs blanchis à la chaux qui entouraient le domaine renforçaient son isolement et protégeaient sa famille des regards indiscrets. À Palma, toujours amoureux de Jean Seberg — leur fils Diego venait de naître —, Gary pouvait encore croire au bonheur. Il se baignait devant la maison, nageait longtemps, puis remontait se sécher sur le toit — un toit plat en forme de terrasse, où il pratiquait lui aussi le bronzage intégral. Nicole m'avait raconté tout ça, en s'arrêtant devant le portail. Les nouveaux propriétaires étant absents, nous ne sommes pas entrées.

La villa des Otzoop se trouvait non loin de *Cimarron*. J'y avais passé la soirée, la veille, dans l'espoir vite déçu de faire avancer mon enquête. Une enquête qui prenait des chemins de plus en plus buissonniers. Malgré son prénom trompeur, Pedro Otzoop était russe, né à Saint-Pétersbourg. Il avait en commun avec Gary un destin cosmopolite et une vocation de citoyen du monde. Après Berlin, après Madrid où il avait connu Nicole, il s'était fixé aux Baléares. Devenu une star, cet ancien élève du Bauhaus construisait sur l'île les maisons des stars. Avec

Nicole, il formait un couple uni, mais plein de contrastes. Lui se montrait fermé, taciturne au premier abord ; elle, d'origine niçoise, était gaie et volubile. À la fois architecte et homme d'affaires, Pedro était un travailleur acharné ; Nicole, devenue cigale, n'aimait plus que la danse, la mer, les chiens et les enfants perdus. Je devais être pour elle une enfant perdue, comme l'étaient ses amis sur le bateau de pêche. Cette femme sans enfants se comportait avec tout le monde comme une mère. Sa seule présence était rassurante. Alors qu'Otzoop, malgré sa barbe de père Noël, me faisait un peu peur. Peuplée presque tous les soirs d'amis exubérants, la villa des Otzoop avait un air de lendemain de fête quand j'y pénétrai, à l'image de l'hôte intimidant avec lequel Nicole avait tenu à me réserver un moment tête à tête. Elle y joua à la perfection un rôle à ce jour inédit pour elle : celui du témoin mutique. Nous avons bu du whisky irlandais dans l'immense patio, décoré de volières et d'une forêt de palmiers en pots. Le bassin en mosaïque bleue invitait à un bain de minuit, où je me serais plongée avec joie en d'autres circonstances. Mais le maître de maison me glaçait. J'entendais le chant des grillons et celui des glaçons dans les verres. Si Otzoop me laissait poser des questions, il ne répondait à aucune. Il me regardait avec une intensité troublante, et ce regard soutenu, que l'alcool ne voilait d'aucune brume, me mettait mal à l'aise. Comme il ne parlait pas, sinon pour inviter Nicole à lui resservir du Bushmills, j'avais l'impression d'être scrutée par un sphinx qui en savait plus long sur moi que moi-même mais qui ne me dirait rien, rien de rien, de son ami Gary. J'en étais

désolée, car Otzoop, de fait, connaissait très bien Gary — des amis parisiens, familiers d'étés à Majorque, me l'avaient affirmé. À Majorque, il était une de ses relations les plus proches. Nicole m'avait raconté, en riant, que les deux hommes, liés par leur passé et toute une communauté de vues, partaient souvent se promener ensemble vers des zones inhabitées, au-delà des derniers chantiers qui gagnaient sans cesse sur le maquis. Sans être bavards ni l'un ni l'autre, ils avaient tout de même dû échanger en marchant quelques opinions, quelques idées... Au moins sur les éléphants. Car Otzoop comme Gary adorait les éléphants, défendait leur cause contre les ennemis de la planète et collectionnait comme lui les objets les plus bizarres ou les sculptures à leur effigie. J'avais pu en voir dans sa villa. Marqués tous deux par un même sort d'apatrides, de Russie blanche ou des confins, ils avaient fui des territoires hostiles pour s'établir dans ce paysage solaire et voluptueux, où ils semblaient avoir trouvé un répit, une escale. S'étaient-ils entendus ou même compris l'un l'autre, ce dont Nicole était persuadée ? Je n'ai obtenu ce soir-là aucune confidence de la part de Pedro Otzoop. Mais, faute des renseignements attendus, il m'avait au moins été permis d'effleurer une part de vérité cachée. Comme si le mystère, qui se dérobait, était associé à l'enquête et demandait à être considéré. Ce sentiment douloureux de rester à la marge, je l'éprouverais souvent par la suite, en écrivant des biographies.

Le regard d'Otzoop, riche d'expérience de la vie, était éloquent. Je le comprenais sans avoir besoin d'interprète.

Peu enclin à se confier et sur la défensive, Otzoop était avant tout stupéfait de ma jeunesse et que je puisse à mon âge prétendre essayer de comprendre la complexe et tumultueuse histoire de Romain Gary. Il me disait, en clair : est-ce qu'on écrit une biographie quand on n'a pas trente ans ? Est-ce qu'on n'a pas mieux à faire ? Est-ce qu'il ne vaut pas mieux vivre, par exemple ? Ou au moins profiter de l'été et des vacances ?... Ce soir-là, Otzoop n'a prononcé en vérité qu'une seule phrase : toutes les autres en ont découlé pour mon plus grand profit. Cette phrase unique d'Otzoop, je l'ai bel et bien entendue, tout comme Nicole qu'elle a dû sans doute moins marquer. De sa voix grave et russe, qui apportait un charme de plus à la nuit majorquine, l'ami de Gary m'a dit simplement, comme s'il sortait d'un rêve :

« Une biographie ? Quelle drôle d'idée ! »

Le lendemain, Otzoop n'est pas venu nous rejoindre au port, où attendait le *Maria Dolorès*. La croisière s'est déroulée sans lui. Il ne devait pas beaucoup aimer la petite cour de Nicole dont je faisais maintenant partie, ou peut-être avait-il mieux à faire que de caboter de crique en crique — les projets immobiliers l'accaparaient. Quoi qu'il en soit, je ne l'ai jamais revu. Mais la petite phrase m'est restée, ciselée par le temps où elle s'est mêlée aux éclats de rire de Nicole, au bruit des vagues, au crépitement du Leica. Combien de fois ne me suis-je pas dit par la suite que Pedro Otzoop avait raison, tellement raison : « Une biographie, quelle drôle d'idée ! » Pourquoi s'intéresser à la vie des autres, plutôt qu'à la sienne ? Et pourquoi vivre par procuration des vies qui, pour être multiples, fascinantes, passionnées et passionnantes, ne sont pourtant pas la mienne ?

2

La jeune fille et l'Enchanteur

Son chapeau, ses bottes de cow-boy et le gros cigare qu'il fumait en marchant, toute son allure d'un genre indéfinissable, dandy et rastaquouère, résolument à part, ne passaient pas inaperçus. Vers la fin, Romain Gary surjouait son personnage jusqu'à la caricature. Une manière de provocation ? Ou de se protéger derrière un costume et des masques de théâtre ? Chez Lipp, chez Gallimard, ou simplement montant ou descendant la rue du Bac où il habitait, beaucoup de gens ont pu le reconnaître à Saint-Germain-des-Prés. Je n'ai pas eu cette chance. Le hasard ne me l'a pas permis. J'aurai plus d'une fois emprunté les mêmes itinéraires de l'arrondissement le plus littéraire de la capitale, où ce Juif errant avait posé ses valises et tenté de fixer sa vie. Mais je ne l'y ai jamais vu. Ce n'est pas faute d'avoir rêvé la rencontre : celle-ci n'a pas eu lieu, du moins pas « en vrai », comme disent les enfants.

Curieusement, alors que tout m'y portait, je n'ai jamais songé à l'approcher. Pas même envisagé de lui adresser une lettre, comme tant d'autres admiratrices l'ont fait. Pudeur ?

Timidité ? Horreur à l'idée de ressembler à l'une de ces jeunes filles que Montherlant décrit avec méchanceté dans un roman, amoureuses d'un écrivain et si ridicules de l'être — cette lecture a de quoi décourager toutes les groupies d'un artiste. Quoi qu'il en soit, ma rencontre avec l'Enchanteur reste une occasion manquée. J'aurais aimé croiser son regard. Il avait les yeux bleus, d'un bleu particulier : ni azur ni acier, d'une étonnante clarté.

Romain Gary venait de mourir lorsque j'ai entrepris, quatre ou cinq ans plus tard, d'écrire sa biographie. Après deux romans, sans expérience du métier — l'écriture serait-elle jamais un métier ? —, c'était une aventure risquée. Je n'avais pas conscience des difficultés et, si je l'avais eue, je ne m'en serais pas souciée. Ce livre, je l'ai écrit d'un élan spontané et naïf. Juste pour aller vers lui.

Rien ne m'y avait préparée. Mes diplômes universitaires me seraient inutiles. Et la méthode enseignée dans les classes préparatoires ou à la Sorbonne, la bonne vieille logique et l'esprit cartésien n'étaient sûrement pas les armes qu'il me fallait. Ce furent quatre années de galère pour la biographe inexpérimentée et enthousiaste, partie un beau matin « à la recherche de Romain Gary ». Le chemin était chaotique, semé de ronces, jonché de chausse-trapes, avec des pièges et des impasses : un vrai parcours de la combattante. Jamais je n'ai eu l'idée de renoncer ! Rien ne m'a découragée. Entre lui et moi, il y avait une sorte de no man's land : un paysage sauvage, lunaire, très inquiétant. Je l'avais tout de suite vu, ce paysage. Je savais que j'aurais à le traverser pour rejoindre l'Enchanteur.

Personne avant moi ne s'y était aventuré, aucun biographe ne m'avait précédée. Je ne pouvais m'appuyer sur aucun ouvrage préalable au mien, nul commentaire de sa vie ni de ses œuvres n'avait été publié, ni même sous forme de thèse à l'Université. Le désert. J'aurais dû avoir peur. Évaluer mes compétences pour me rendre à l'évidence : je ne serais pas à la hauteur. Alors, vite, choisir la seule voie raisonnable, m'enfuir ! Mais le no man's land m'attirait, avec son étrangeté et ses mirages. J'étais fascinée. Et c'est sans armes, sans aucune préparation, que je suis allée vers lui. En toute innocence.

Romain Gary, je le connaissais pourtant. Je croyais même bien le connaître. Et je l'avais rencontré « pour de vrai » dans un passé pas si lointain — sans que quiconque, ni même lui, en sache rien. Cette rencontre, si importante pour moi, a eu lieu une dizaine d'années avant mon projet d'écrire la biographie de l'Enchanteur. C'était l'été 1971, celui de mes dix-huit ans. Je passais mes vacances dans le sud de la France, au milieu de la bande d'amis que je retrouvais tous les ans. Nous allions à la plage en Espagne, du côté de Roses et de Cadaqués, et le soir les fêtes n'en finissaient pas. Mon anniversaire, qui tombe fin juillet, marquait le départ de certains vers d'autres horizons, le mois d'août nous dispersait. Je retrouvais une relative solitude dans le mas familial, au parfum de pêches et de vignes. Nous avions fêté mes dix-huit ans dans une folie douce et la musique des Rolling Stones. J'avais été comblée de cadeaux : j'ai toujours près de moi, aujourd'hui, le lion en peluche, gardien de la mémoire de mon adolescence

heureuse. Et j'ai gardé un autre de ces cadeaux, parce qu'il est lié à moi de la manière la plus mystérieuse et la plus profonde : un petit Poche. Sa couverture n'a jamais fané et ses pages, lues et relues, ont encore le parfum des vacances et de la Méditerranée. Il porte le plus beau des titres de roman : *Les Racines du ciel*. Et c'est dans ses pages brûlantes, au goût de sel, que j'ai connu Gary.

J'hésite à prononcer le mot « coup de foudre » parce qu'il est ressassé, banal, à force d'être utilisé à tout propos. Mais c'est pourtant ce que j'ai ressenti, cet été-là. La rencontre a été violente, définitive. *Love at first sight*. La foudre est tombée sur moi.

Je n'avais encore rien lu de son auteur. Mais ce premier Gary a été une révélation. Dès le premier chapitre, j'ai été transportée, envoûtée : vocabulaire de la passion. Je ne sais trop comment le dire pour être fidèle à ce moment, dont l'intensité ne s'est jamais reproduite — au moins dans un livre. Et j'ai presque honte de l'avouer, tant cette déclaration me paraît exaltée, impudique, de l'ordre du secret et de la confession. Mais elle est pourtant vraie : Gary a changé ma vie.

C'était une voix de basse, une voix d'homme qui racontait cette histoire. Loin du style policé, raffiné, volontiers savant des écrivains français, elle ressemblait à celles que j'avais entendues dans mon enfance : voix de conteur, puissante et caressante, chargée d'expérience et de mystère, elle me semblait ne parler qu'à moi seule. Du moins voulais-je le croire. Gary, c'est le conteur gitan, devant sa roulotte, qu'accompagne un violon tzigane, mais c'est aussi

le troubadour des cours d'amour, le barde sous l'arbre à gui, c'est le magicien auquel on ne résiste pas. Je me suis abandonnée, à dix-huit ans, à cette voix qui racontait des choses simples : les hommes, les femmes, les enfants, la nature, la vie. Ces phrases sans fausse littérature, vastes comme un fleuve, m'emportaient dans leur flux, elles soulevaient des orages, des tempêtes, mais savaient aussi être calmes, solaires comme un jour d'été. Il y a chez Gary une force, difficile à définir, un mélange de virilité et de douceur. Car c'est une voix qui m'a charmée, une voix où j'entendais toute la tendresse du monde.

Nul mieux que lui n'a dit la fragilité de la vie et de l'amour mais aussi le désir d'éternité : que la vie et l'amour puissent durer toujours.

Évidemment, je n'en suis pas restée aux *Racines du ciel*. J'ai lu tous les autres Gary. D'*Éducation européenne* aux *Cerfs-volants*, jusqu'à ceux qu'il a signés Ajar, où il est si fidèle à lui-même, j'ai poursuivi le voyage sans jamais me lasser. La voix me parlait toujours. Je l'aimais. Elle m'aidait à grandir, elle m'apprenait à vivre.

Pourquoi aurais-je cherché à le rencontrer, lui, physiquement ? Alors que je le connaissais si bien, ayant tissé avec lui une intimité que seuls donnent les livres : une intimité parfaite.

Pour que la magie d'un roman opère, il faut que le lecteur, en l'occurrence la lectrice, puisse se prendre pour un des personnages, s'assimiler, se fondre en lui, le temps de la lecture et même au-delà, si l'illusion romanesque remplit sa mission. Madame Bovary n'avait jamais été moi :

je n'ai jamais pu partager son mal-être. La princesse de Clèves, ni Anna Karénine, que j'adorais, héroïnes démesurées et tragiques, m'inspiraient surtout la crainte de leur ressembler. Leur sacrifice, le gâchis si total qu'elles font de l'amour m'ont désespérée, puis tenue à distance : quelle femme rêverait de se réincarner dans l'une ou l'autre ? Jusqu'à cet été 1971, seules les héroïnes de *La Chartreuse de Parme* m'offraient des modèles auxquels me confronter un peu. L'amour est tellement léger, tellement moins dévastateur sous la plume nonchalante de Stendhal ! De là à me prendre pour la Sanseverina, il y avait des cimes et des abîmes.

Les Racines du ciel contiennent selon moi un des plus beaux portraits de femme de la littérature. Elle est vivante, de chair et de sang, et totalement femme, dépouillée en tout cas de ces artifices littéraires, qui semblent venir naturellement sous la plume des romanciers. Elle s'appelle Minna. Allemande, elle a fui Berlin pour tenter de vivre une autre vie en Afrique, tout comme Morel, le héros des *Racines du ciel*. C'est une prostituée, qui a enduré mille souffrances, dont le corps est fatigué, le visage marqué mais beau encore, et qui, en Afrique, retrouve le milieu auquel elle est habituée : le mépris. Ce mépris qu'elle lit dans le regard des hommes. Gary ne la met pas tout de suite en scène. Morel l'occupe tout entier, au début, de même que les éléphants pour lesquels son héros à la triste figure entend se dévouer corps et âme. Morel a une dette envers les éléphants : ils lui ont permis de survivre dans le camp de concentration d'où il est miraculeusement sorti

vivant. Dans la faim et le froid, sous les brimades et la torture, il imaginait les grands troupeaux libres, parcourant la savane africaine. La belle image l'a sauvé. Minna, dans son bar de Fort-Lamy où elle exerce le seul métier qu'elle connaisse, s'éprend de ce misanthrope radical — le seul homme pourtant dont le regard quand il se pose sur elle ne comporte pas la moindre lueur de mépris. Tout autour les coloniaux ont droit à des portraits au vitriol, français, anglais ou natifs d'ailleurs. Tous sont mauvais, c'est la vision du monde selon Gary, mais tous ont en eux, enfouie au plus profond, une parcelle de bonté. Ils l'ignorent et n'en font pas usage, jusqu'au jour où la conscience leur vient... des éléphants encore, des éléphants toujours. Ces troupeaux qui courent sous le ciel d'Afrique et plongent leurs racines dans la terre la plus ancienne du monde.

Minna est restée pour moi l'héroïne absolue. La femme à qui ressembler. Je n'avais pas le même passé : j'ai grandi dans un cocon, protégée, tendrement aimée. Mais cette prostituée au cœur pur, que la vie n'est pas parvenue à souiller, et qui va prendre fait et cause pour un idéal qui la dépasse — celui de Morel, bien sûr —, c'était tout ce que j'admirais. Gary — comme Stefan Zweig — a une connaissance subtile, intuitive, de la féminité. On ne peut pas s'étonner que ces deux écrivains, par ailleurs si différents, aient autant de lectrices : ils parlent tous deux aux femmes, ils s'adressent à elles, et jamais elles ne deviennent, sous leur plume, des prototypes littéraires. Leur connaissance vient du cœur, je crois, plus que de l'observation ou de l'analyse. Ils savent, un point c'est tout. Chez Gary,

Minna n'est pas la seule en laquelle se fondre et communier vraiment. Nina, au nom si proche, la mère de *La Promesse de l'aube*, Mme Rosa de *La Vie devant soi*, ou la Lydia de *Clair de femme*, interprétée au cinéma par Romy Schneider, sont autant d'héroïnes merveilleuses — toutes sœurs de Minna.

C'est ainsi que je suis partie vers Romain Gary : avec une si pleine ferveur que je la déconseillerais aujourd'hui à un biographe. La ferveur est l'ennemie du biographe : elle peut le conduire dans toutes sortes d'errements — elle obscurcit le jugement et peut détourner l'auteur du seul but qui importe — comprendre. La première qualité d'un biographe, ce devrait être la lucidité. Or, je n'étais pas lucide, au départ. Puisque j'étais passionnée.

Cette passion, je dois le dire, n'a jamais faibli au contact pourtant si rude des réalités. Bien que les circonstances m'aient peu à peu ouvert les yeux et forcée à reprendre le contrôle de mes émotions, j'ai ressenti cette passion, d'un bout à l'autre de ce qu'il faut bien appeler mon calvaire.

Quel homme était Romain Gary ? Quelle était son histoire ? Quelle avait été sa vie ? C'est à ces questions simples que je voulais à tout prix trouver des réponses, en allant vers lui. Mais je ne mesurais pas du tout la masse de complications qui m'attendait.

Il m'a fallu quatre ans et beaucoup de persévérance pour le rejoindre — l'ai-je d'ailleurs rejoint ? —, quatre ans de recherches et de rencontres, qui s'avérèrent souvent, elles aussi, manquées. Comme si un mauvais génie — le Dibbouk qui hante chacun des romans de Gary — s'acharnait

à multiplier les obstacles, pour éloigner de moi, dès que je croyais l'atteindre, le personnage insaisissable, fugueur, fuyant, qui s'échappait toujours. Hors de portée à chaque fois que je me croyais au plus près de lui, je me demande ce qui m'a donné la force de poursuivre. Ma passion ? Ou ma jeunesse peut-être, cette jeunesse qui rendait perplexe Pedro Otzoop et bon nombre de mes interlocuteurs ? Je crois qu'aujourd'hui je n'aurais plus ce courage : lui résister.

Paul Pavlowitch, le « neveu » de Gary, en fait son petit-cousin, qui avait accepté d'incarner Ajar, refusa de me recevoir.

Lesley Blanch, la première épouse, celle près de laquelle il a trouvé son nom, à Londres, en 1944, me fit venir deux fois à Menton, où elle résidait. Sans pour autant m'ouvrir sa porte. Je restai désolée devant sa boîte aux lettres où plus de dix ans (vingt ans ?) après leur divorce, elle conservait le nom de son grand amour accolé au sien : Lesley Blanch Gary.

L'un des amis d'enfance de Romain, qui figure dans *La Promesse de l'aube*, m'a promis des photos qu'il ne m'a bien sûr jamais données, ni montrées. Il a disparu sans laisser d'adresse, après m'avoir inondée de lettres contenant des informations dont je n'ai jamais pu démêler si elles étaient vraies ou fausses.

Au royaume de Romain Gary, j'allais vite apprendre que la frontière est mince entre la fiction et la vérité. Peut-être n'y a-t-il jamais eu de frontière. Le mentir-vrai est une prouesse des romanciers.

Gary était non seulement environné d'un brouillard, où je m'égarais, toujours plus opaque à mesure que je croyais avancer. Il était protégé par des haies d'épineux. Je m'y suis plus d'une fois blessée. Les témoins de sa vie étaient souvent des mythomanes, mais ils se montraient aussi méchants, hostiles à la jeune femme qui leur avouait sa volonté titanesque : écrire une biographie de Gary. Je m'attendais à ce qu'on m'ouvre les bras, avec bienveillance. J'ai eu des portes claquées au nez, des fins de non-recevoir et des commentaires d'une ironie cinglante, où je perdais mon énergie, mon temps. Mais pas du tout la foi absurde, déraisonnable, que j'avais mise dans ce projet : aller vers l'Enchanteur. Tenter de le rejoindre.

Lors de ce parcours chaotique, disharmonieux, j'ai heureusement bénéficié de quelques soutiens : les Compagnons de la Libération se sont montrés coopératifs. Ils m'ont raconté leur guerre et vanté les mérites de ce camarade, copilote amateur, parti en juin 1940 pour l'Afrique à bord d'un avion volé de l'École de l'Air, sans avoir entendu l'appel du général de Gaulle et l'ayant même devancé. Des représentants du Quai d'Orsay, dont Maurice Couve de Murville ou Claude de Kémoularia, ont accepté de répondre à mes questions et ont pu là aussi m'apporter quelques lumières sur ce drôle de diplomate, si peu diplomate, qui finirait sa carrière comme consul général de France à Los Angeles.

Le milieu littéraire, lui, a tenté carrément de me faire changer d'avis. Les éditeurs, les écrivains, la plupart des journalistes faisaient la moue, dès que je prononçais son

nom. Même chez Gallimard, sa propre maison d'édition, c'est avec condescendance que des pontes me parlaient de ses livres : Gary n'était pas un grand écrivain, leur message se passait de nuances. Pour les uns, Gary n'écrivait pas comme il se doit. Pour les autres, il ne savait tout simplement pas écrire ! Son art n'était que celui d'un romancier populaire. J'entendis avec stupéfaction un critique réputé dont je tairai le nom (et qui depuis ne tarit plus d'éloges) m'affirmer que Romain Gary valait à peine un Eugène Sue ! Ce qui était tout aussi injuste pour Gary que pour Sue. Écrivain à succès — le pire compliment, à cette époque, à Saint-Germain-des-Prés —, il n'écrivait, prétendait-on, que du roman-feuilleton : mon admiration se fourvoyait. Ce furent les pires épisodes de mon aventure : je me heurtais au mépris de ceux qui auraient pu l'aimer.

Mon obstination se trouva quand même récompensée. Les portes s'ouvrirent peu à peu.

Paul Pavlowitch refusait toujours de me voir, mais non plus de me parler. Nous eûmes à plusieurs reprises de longues conversations au téléphone, plus d'une heure parfois. Et j'eus ainsi tout le loisir d'apprécier son verbe : prolifique, étincelant. Pavlowitch était un poète — et qu'importe qu'il fût un poète sans œuvre ? —, je compris pourquoi Gary l'avait choisi pour incarner le personnage qu'il avait créé, cet Émile Ajar que Pavlowitch allait interpréter jusqu'à la totale et complète identification. Au point que Gary perdrait le contrôle.

Lesley Blanch, à mon troisième voyage, me permit enfin d'entrer chez elle et m'accorda l'entretien deux fois

repoussé. Elle habitait une jolie maison, dans un jardin de fleurs, perchée sur les hauteurs de Menton. Tout près de la villa de Katherine Mansfield. Le samovar fumait sur la table basse, les chats ronronnaient. Des piles de tapis orientaux servaient de sofas. Elle ajoutait du gin au thé. Lesley avait adoré un Russe, amant de sa mère, avant d'adorer Gary. Je me souviens des larmes dans ses yeux, au regard si froid le reste du temps. Cette Anglaise au self-control caricatural, qui avait écrit un livre intitulé *The Rivershores of Love* (« Les Rives sauvages de l'amour »), ne s'était jamais remise de son divorce avec celui qu'elle continuait d'appeler, devant moi, « le bon petit Romain ». Elle lui avait déconseillé d'abandonner son nom de Kacew, qu'elle trouvait beau avec sa consonance orientale, pour celui de Gary, désagréable à ses oreilles : surtout, trop évocateur selon elle d'un célèbre acteur américain.

Puis, d'autres amis d'enfance — les frères Agid en particulier — vinrent relayer celui qui avait déserté.

En bref, je progressais, moins dans la connaissance peut-être que dans l'approfondissement d'une intuition première. Le Romain Gary de ses livres et celui de sa vie ne faisaient qu'un ! Si sa vie était à l'évidence un roman, ses romans étaient sa vie. Comme si sa mère avait pressenti à sa naissance ce que son fils chéri deviendrait, Roman, c'est ainsi qu'elle l'avait nommé. Car il s'appelait Roman Kacew et n'a changé de nom que beaucoup plus tard : pour signer son premier livre. Gary, ce nom de guerre, dont Lesley Blanch détestait les sonorités yankees, lui vient d'une romance russe bien connue : *Gari, Gari, brûle,*

brûle, mon amour. La guerre, l'amour, avec lui, toutes les frontières disparaissent.

Même la couleur du ciel, qui passe si souvent de la clarté à l'orage, connaît l'impermanence. Mon récit, tel que je l'écrivais au jour le jour, si souvent ballottée, chahutée, s'est éclairé de moments lumineux. Et joyeux. Je leur dois ma survie. Et de n'avoir pas enterré, sitôt née, ma vocation de biographe.

C'est ainsi que je suis allée à Majorque, où la mer est si belle, pour voir sa maison de vacances et y rencontrer le cercle bohème de ses amis. J'en rapportai des images radieuses et la certitude que Gary, né dans des pays de brumes et de neige qui ont laissé une trace profonde dans ses livres, était un écrivain du soleil. La plupart de ses romans célèbrent la chaleur et le feu, que ses personnages recherchent tel un remède miraculeux, un contre-poison à la douleur de vivre. Avant Port d'Andratx, Gary avait eu une maison à Roquebrune-Cap-Martin, qu'il avait laissée à Lesley au moment de leur divorce. Puis, avec Jean Seberg, il avait passé plusieurs saisons dans l'île grecque de Mykonos. Quand il vendit *Cimarron*, il retourna en Grèce, essaya l'île Maurice, à nouveau la Côte d'Azur, et finit par se faire construire une bâtisse dans le Lot : autant d'étapes aimées puis abandonnées de sa longue course au soleil. Toutes ses maisons, sauf celle du Lot où on ne le vit presque jamais, contemplaient la mer. C'est tourné vers les vagues, face aux horizons infinis, qu'il a le plus écrit.

À Nice, où il a vécu toute son adolescence et une partie de sa jeunesse, j'ai voulu retrouver les itinéraires qu'il

décrit dans *La Promesse de l'aube*. Je l'ai suivi à la trace, jusqu'à avoir l'illusion de me promener avec lui. Il habitait l'hôtel dont sa mère était la gérante, sur le boulevard Grosso, entre la cathédrale russe et le club de tennis impérial (ainsi nommé à cause du tsar qui avait fréquenté Nice, avant la révolution). L'hôtel Mermonts, transformé en appartements, n'était pas un palace : quand l'adolescent passait devant le Negresco, il rêvait de fastes inaccessibles et imaginait sa vie future avec éclat et panache — tout ce qui lui manquait. Au Mermonts, sa mère lui avait donné la meilleure chambre, au rez-de-chaussée, d'où il pouvait aller et venir en toute liberté sans se cogner sans cesse aux pensionnaires. Tandis qu'elle occupait une chambre plus modeste, au dernier étage, malgré son diabète et son cœur malade, il était un fils unique et adoré. La ville de Nice a un parfum de mimosa — la mère de Gary achetait ses fleurs et ses légumes au marché de la Buffa, resté aussi pittoresque, odorant et coloré, que du temps de Nina. Mais les rues de la vieille ville ont aussi un parfum sucré-salé de socca — cette espèce de gâteau à la farine de pois chiche, qui cuit dans d'immenses poêles et qu'on déguste moelleux et doré à point. Du lycée Masséna où Gary fut un bon élève et où le proviseur me communiqua son dossier scolaire, jusqu'au cimetière juif où Nina est enterrée mais où je n'ai jamais pu retrouver sa tombe, malgré les explications de toutes sortes que je donnais au gardien, j'ai beaucoup marché à Nice, sous la pluie et sous le soleil, dans un état de grâce. Je me souviens du petit hôtel, où j'ai dormi, et écrit, en haut d'une rue très sombre. Et d'avoir monté

et descendu la Promenade des Anglais un nombre incalculable de fois, en essayant de retrouver le jeune homme incertain et rêveur, qui se cherchait un nom en déambulant sans but au bord de la Méditerranée. Tout ce décor de carte postale n'avait pas effacé ses traces. Nice, dans quelques années, se souviendrait de lui, créerait un prix littéraire portant le nom qu'il s'était finalement choisi et songerait à l'associer à ses grands hommes — notamment à Paul Valéry, qui fut souvent à Nice, présida le Centre universitaire méditerranéen, mais est beaucoup plus lié à Erbalunga, Montpellier ou Sète, qu'à la Cité des fleurs.

Malgré ces épisodes heureux, que j'ai vécus comme un cadeau du ciel, les épreuves continuaient. Mon histoire d'amour avec Gary, que j'avais tant souhaitée, se passait mal. Dès avant la sortie de mon livre, une fois mon manuscrit achevé, j'eus des démêlés avec Diego Gary — son fils unique. Mineur au jour de la mort de Gary, le destin ne l'avait pas épargné : avant que son père ne se suicide, sa mère, Jean Seberg, avait disparu tragiquement (meurtre ou suicide, l'enquête n'avait pas abouti malgré un procès contre X diligenté par Gary), et il avait perdu, après une cruelle maladie, la femme qui l'avait élevé et avait pris soin de lui, une gouvernante catalane. Il me reçut à deux reprises chez lui, dans l'appartement de Jean qu'il occupait, mitoyen de celui de Gary, rue du Bac. Durant ces entretiens, il se montra aimable, m'éclaira sur quelques points, mais je le sentais réservé, méfiant, et ne pus obtenir de consulter la moindre archive privée. Leïla Chellabi, qui fut la dernière compagne de son père et se considérait

DOMINIQUE BONA

Mes vies secrètes

Dans un récit intime en forme de confession, Dominique Bona retrace sa vie d'écrivain, à la fois romancière et biographe. Elle dévoile ses émotions, ses sentiments et les rencontres qui ont construit sa propre identité.

Romain Gary, Berthe Morisot, Gala Dalí, Stefan Zweig, Camille Claudel, Colette : elle raconte la part cachée de ses livres, les enquêtes pleines de risques et d'embûches, les coups de foudre, les hasards et les désillusions qui ont fait de chacun d'eux une histoire personnelle.

Si elle convoque avec tendresse et humour les personnages de sa famille imaginaire, c'est elle que l'on découvre, sous le masque que tout écrivain s'impose, dans cette autobiographie d'une biographe passionnée.

Dominique Bona, de l'Académie française, a reçu les prix Interallié et Renaudot pour ses romans, et publié de nombreuses biographies qui ont fait date, dont la plus récente, Colette et les siennes, *a paru en 2017.*





Mes vies secrètes
Dominique Bona

Cette édition électronique du livre
Mes vies secrètes de Dominique Bona
a été réalisée le 16 novembre 2018
par les Éditions Gallimard
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072830723 - Numéro d'édition : 344718)
Code Sodis : U22489 - ISBN : 9782072830730.
Numéro d'édition : 344719